Le Revenant.

I.

Locmaria est un petit village de pêcheurs dans un coin perdu de la baie de Douarnenez. A marée basse, les quelques maisons qui le composent commandent une immense étendue de sables qui n'est pas sans quelque affinité avec le désert, et cela donne au paysage un certain caractère de grandeur et de mélancolie. Dans le petit port, complètement à sec entre ses jetées, les embarcations sont couchées sur le flanc. On n'aperçoit âme qui vive. Le village semble inhabité.

Du côté des terres, cependant, croissent les pommiers dans les vastes cours gazonnées; et les propriétés, assez bien cultivées en jardins potagers ou en petits champs de sarrasin, séparées entre elles par des clôtures de haies vives, parsemées d'habitations rustiques, ont un aspect souriant qui forme le plus parfait contraste avec l'air de sauvage désolation qu'offrent les dunes et les plages de sable s'étendant à perte de vue dans l'instable domaine de l'Océan.

On était au 27 octobre.

Le soleil se couchait, rougeâtre, dans une brume dorée, faisant glisser ses rayons, chauds encore, sur l'immense nappe de sable fin, lorsque Daniel Ponkerlo, par ce doux crépuscule d'automne, arrivant au terme de sa dernière étape, approchait du village natal, qu'il venait revoir après une absence de sept ans.

Que de choses s'étaient passées, pendant cette longue période, qui auraient dû faire de lui un homme nouveau, effacer de sa mémoire tant de souvenirs lointains, l'acclimater sous d'autre cieux! Mais la nostalgie de sa chère Bretagne lui avait toujours étreint le cœur à travers tant de vicissitudes traversées. Et aussitôt qu'il avait été libre, ayant réalisé son modeste pécule il était revenu, obéissant à l'instinct qui, tous les étés, ramène l'hirondelle à son nid.

Au village, on le croyait mort. Et, en effet, l'*Albatros*, à bord duquel il était parti pour une pêche à la morue, avait péri corps et biens, dans les régions septentrionales de l'océan Atlantique. Pas un matelot n'avait survécu à ce naufrage, disaient les relations les plus authentiques, et le décès de chacun des marins composant l'équipage de l'*Albatros* avait été officiellement notifié à leurs familles par les soins du Ministère de la Marine.

La vérité est que Daniel Ponkerlo, dernier et seul survivant de ce désastre, avait abordé sur les côtes du Labrador, demi-nu et affamé, après avoir été, pendant trois jours, ballotté au gré des flots sur une planche fragile.

Il était tombé dans un parti de flibustiers qui l'engagèrent un peu malgré lui, dans leurs aventureuses expéditions, et finalement l'emmenèrent avec eux à la recherche de l'or dans les régions les plus sauvages et les plus inhabitées. Là, nulle communication possible avec le monde vivant. La discipline la plus sévère existait entre tous ces hommes qui ne se séparèrent qu'au bout de sept ans, après avoir accompli les plus rudes travaux, sans trop remporter de bénéfices. La part de Daniel fut cependant assez forte pour constituer une petite fortune qui lui permettrait de vivre au pays, petitement, mais à l'abri du besoin.

A mesure que le piéton approchait du village, les souvenirs lui revenaient plus vivaces. Il revoyait par la pensée sa chère Marivonne, celle dont il avait fait sa femme et qu'après la noce il avait conduite dans son petit bien, une maisonnette dans un clos de pommiers, à trois ou quatre cents toises de la mer. Là, ils avaient vécu ensemble un an, et ç'avait été une année de bonheur, un paradis terrestre, dont le seul souvenir l'avait consolé de toutes ses amertumes!

Oui, il allait revoir ce coin de terre aimé; mais elle, la douce Marivone, la retrouverait-il encore? et s'il la retrouvait, serait-elle la même?

Et son cœur palpitait d'angoisse pendant qu'il se posait ces questions.

Et puis, à côté de cette figure radieuse, d'autres figures s'ébauchaient encore dans sa mémoire, figures de parents et d'amis, et surtout celle d'Yves Cloarek, à qui, un jour, il avait sauvé la vie dans une tempête au large de Douarnenez.

II

Au crépuscule finissant, avec un battement de cœur, Daniel aperçut sa maison, reconnut son enclos de pommiers. Il passa la claire-voie de la haie, pénétra dans ce petit domaine et, d'un pas délibéré, se dirigea vers l'habitation. La porte et les fenêtres étaient toutes larges ouvertes.

Il entra. Personne, ni dans la pièce de droite, dont on avait fait une resserre, un bûcher, une soute aux provisions, ni dans celle de gauche, plus grande, qui servait, comme autrefois, de cuisine, de salle-à-manger et de chambre-à-coucher. Daniel y retrouva le panier à pain remonté au plafond à l'aide d'une corde; devant la cheminée, la lampe accrochée par une tringle à une ficelle transversale, sur laquelle elle peut se mouvoir d'un côté à un autre. Et puis, tout au fond, les panneaux fermés de l'alcôve, pareille à la couchette des marins à bord des navires.

Tout-à-coup, un reflet métallique frappa le regard de Daniel: sur la muraille, à côté de la cheminée, était fixée la "jeannette" de Marivone, la petite chaîne avec croix d'or qu'il lui avait donnée le jour de son mariage.

Et, à cette vue, les yeux du voyageur se remplirent de larmes.

Mais presque aussitôt il remarqua en face, à côté d'un fusil de chasse accroché au mur, une blouse et un chapeau d'homme.

Il eut alors comme un éblouissement.

Et voici que, soudain, en se retournant vers la fenêtre, il aperçut, tout au fond du verger, dans les dernières clartés du crépuscule, venant vers lui, belle et heureuse, sa chère Marivone.

Elle avait au bras un petit enfant; un autre, âgé de quatre ans environ, marchait auprès d'elle en s'accrochant à ses jupes.

Et Marivone n'était pas seule. Un homme l'accompagnait, d'un pas tranquille, jetant autour de lui le regard satisfait du maître. Et dans cet homme, évidemment l'époux de cette femme et le père de ces deux enfants, Daniel reconnut son ancien ami Yves Cloarek.

La foudre tombant sur la tête du malheureux ne l'eût pas mieux atterée; il comprit en un instant l'étendue de son malheur et le sentit irréparable.

Qu'allait-il faire?

Des bouillonnements de colère s'élevaient en lui. Mais il les contint. Il surmonta aussi les cruelles tortures de la jalousie et se décida avec la promptitude que les âmes vraiment héroïques savent mettre dans leurs résolutions.

Le plus grand de tous les sacrifices fut ainsi résolu presque instantanément.

Avant que les maîtres du logis eussent pu l'apercevoir, Daniel se jeta dans le couloir qui sépare les deux pièces, mais non sans avoir arraché du mur la petite chaîne en or de Marivone, qu'il plaça dans sa poche; après quoi, gagnant rapidement la porte de derrière, qui donnait sur le jardin, il traversa celui-ci à pas de loup, franchit lestement la haie et se sauva à travers champs comme un voleur.

III

Les époux Cloarek, en rentrant au logis, n'y trouvèrent rien d'anormal; aucun indice, sur le moment, ne leur révéla l'extraordinaire visite que leur tranquille maisonnette venait de recevoir.

Le repas du soir, frugal s'il en fut, était composé de quelques pommes et d'une galette de sarrasin, le tout arrosé de quelques coups de cidre.

Après ce souper, Yves Cloarek, comme à son habitude, parcourut l'almanach, qui est la lecture accoutumée des paysans bas-bretons, et, entre autres remarques, il fit observer à sa femme que l'on était au 27 octobre, c'est-à-dire bientôt à la vigile de la Toussaint.

Les enfants une fois couchés, les époux se mirent eux-mêmes au lit et bientôt s'endormirent d'un profond sommeil.

Au dehors, la lune, dans son plein, éclairait la terre d'une lumière crue. Elle dessinait nettement, d'un trait noir et droit, les ombres des pommiers sur le gazon. Elle brillait sur la haute mer qui, depuis une heure environ, venait d'envahir la rade, l'emplissant d'une sorte d'animation joyeuse, et elle y traînait son large reflet que les flots brisaient en mille paillettes mouvantes de diamant ou de vieil or.

A onze heures précises, Marivone se réveilla.

Soudain, elle éprouva une angoisse inexprimable.

Dans l'embrasure de la fenêtre, restée ouverte à cause du temps très doux, elle vit distinctement feu Daniel Ponkerlo fixant sur elle ses grands yeux noirs tout chargés de reproches.

Elle poussa un cri.

Blême, redressée sur le lit, elle tendait la main dans la direction de la fenêtre.

L'ombre avait disparu.

—Qu'y a-t-il? s'écria épouvanté, Yves Cloarek, que le cri de sa femme venait de réveiller.

—Jésus-Maria! s'écria celle-ci, toute tremblante, je viens de voir mon époux défunt, là devant la fenêtre, tout comme je te vois!

—Quelle folie! fit Yves se jetant à bas du lit et s'habillant à la hâte.

Il décrocha son fusil, sortit et fit le tour de la maison; mais il rentra sans avoir rien découvert; alors, il ferma la fenêtre et se recucha en disant à sa femme:

—Tu auras rêvé tout éveillée; tâche de n'y plus penser et rendors-toi!

Daniel qui avait pris son repas dans une auberge reculée, le long de la route, et qui avait passé là toute la soirée, plongé dans les plus amères réflexions, n'avait point voulu quitter le pays sans essayer de revoir une fois encore celle qu'il avait tant aimée, et profitant de l'heure où chacun repose, il avait pu, sans être vu par âme-qui-vive, passer devant la maison de Marivone.

Le hasard l'avait bien servi, car il avait pu, longtemps, la contempler pendant son sommeil.

Mais, chassé par le cri de terreur qu'elle avait poussé, il avait dû s'enfuir rapidement; et, maintenant, comme s'il était réellement le fantôme que chacun redoute de voir apparaître pendant les heures mystérieuses de la nuit, glissant sur le sol plutôt qu'il ne courait. Il abandonnait pour jamais le paisible village de Locmaria.

IV

Le lendemain, Marivone, lorsqu'elle se réveilla d'un pénible sommeil, s'aperçut, à sa grande stupéfaction, que sa petite chaîne d'or avait disparu.

Cette disparition mystérieuse, inexplicable, car les deux époux n'avaient vu personne entrer dans leur chambre, jeta pendant longtemps un voile de tristesse sur le visage pensif de la jeune femme.

Un remords confus s'éveilla dans le fond de son cœur, et au souvenir de la subite vision,—car elle n'oubliait pas ce moment où devant la fenêtre, avait apparu l'ombre immobile de Daniel Ponkerlo,—elle se demandait quelquefois si elle n'avait pas été coupable en se remariant après deux années de veuvage seulement.

Or, juste un an, jour pour jour, après l'évènement que nous venons de raconter, le lendemain du 27 octobre, Marivone, en ouvrant les yeux, le matin, aperçut la petite chaîne d'or juste à la même place qu'elle avait occupée autrefois.

Ce fait était tout aussi inexplicable que le premier, car ni elle ni son mari n'avaient, cette fois encore, vu personne entrer dans la maison.

Voici, pourtant, ce qui s'était passé:

Si Daniel avait jadis, seul de tout un équipage, survécu au naufrage le plus terrible, il ne pouvait survivre au naufrage moral dans lequel s'étaient englouties toutes ses espérances; à dater de ce moment, il ne fut plus guère qu'un corps sans âme, et il erra par le monde sans trouver nulle part ni bonheur ni consolation.

Atteint par une mélancolie incurable, il risquait sa vie en toute occasion, dans le secret espoir de recontrer enfin une mort que sa conscience lui interdisait de se donner. A Chicago, dans un incendie où il avait accompli des prodiges d'héroïsme, il fut atteint par la chute d'une poutre enflammée et blessé mortellement. Transporté à l'hôpital, il y expira quelques jours après.

C'était le repos enfin!

Mais, avant de mourir, Daniel avait pu trouver un exécuteur fidèle de ses dernières volontés. Il avait pour voisin de lit un matelot breton nommé Closmadeuc, natif d'un village voisin de Locmaria et qui devait, après guérison, se retirer dans son pays. Daniel lui confia la petite chaîne d'or, en lui recommandant de la remettre en place dans la maisonnette, à la date précise du 27 octobre, jour anniversaire de son apparition à Marivone. Mais, surtout, il lui demanda de ne révéler à personne les circonstances de sa mort et de laisser croire à tous que son décès remontait au-delà de sept ans.

Le matelot le lui promit, et Daniel put mourir tranquille.

De retour au village, Closmadeuc, grâce aux indications précises qui lui avaient été données, exécuta sa promesse de point en point.

De telle sorte qu'après la découverte de la petite chaîne d'or, Yves Cloarek put dire à sa femme avec une entière conviction:

—L'âme de feu Pohkerlo est revenue cette nuit. Ton épreuve est terminée. Il te pardonne.

Marivone eut un sourire triste.

—Le pauvre homme! fit-elle en songeant au mort.

Et elle ne se douta pas que, par-delà l'Océan, cette pensée du cœur allait effleurer de son aile la tombe à peine fermée de Daniel Ponkerlo.

VICTOR GARIEN.

PENSÉES.

—

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

—

Nous allons échouer tous au même rivage.

—

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

—

On ne veut rien connaître, on veut tout effleurer.

—

La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.

—

L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

AU CIRQUE.

—

ADAPTATION DE L'ALLEMAND

— PAR —

CONSTANT BEAUVAIS.

—

"Grand-père, il faut venir au cirque. Tu verras
L'homme fort qui, dit on, sait faire avec son bras
Et sa poitrine aussi des tours que nul au monde
Ne pourrait surpasser." — D'un deux accent qui gronde
Les charmants importuns, l'aïeule a répondu:
"Oui est bien, enfants, c'est bien. J'irai; c'est entendu."

Et dans le cirque enfin, ils contemplent l'hercule
Devant lequel la foule en criant se bousculé
Pour le voir se jouer avec les poids de fer,
Et jongler, sans jamais égratigner sa chair,
Avec les couteaux et les piques aiguës.
"Grand-mère", s'écriaient les jeunes voix émues,
"Tu n'as jamais rien vu de pareil; non, bien sûr!"
L'aïeule regardait, placide et d'un œil pur.

Puis il fait, à la fin, poser sur sa poitrine
Une pesante enclume; et, tandis que s'incline
Et s'abat le marteau, l'athlète, sans effort,
Demande aux spectateurs: "Qui donc est assez fort
Pour en porter autant sans souffrance et sans crainte?"
Et l'enfant murmura, sa petite âme étreinte:
"Grand-mère, il est le seul, n'est-ce pas?"— Mais alors
"La grand-mère sourit et, les poussant dehors:
"J'ai porté bien plus lourd, mes chers petits", dit-elle.
"Allons nous-en: ceci n'est point chose nouvelle.
Pareils aux poids de fer, les chagrins ont meurtri
Mon âme, et j'ai jongléd'un bras endoloris,
Avec mille douleurs encor plus acérées
Que ces sabres; et j'ai, dans mes veilles sacrées,
Sous des fardeaux plus lourds senti battre mon cœur.
Et j'ai porté ce cœur et son fardeau, sans peur;
Et cela pesait tant, tout cela que l'enclume
Du géant m'eût paru, je le crois, une plume.
Oui, j'ai porté cela, chers enfants. Seulement,
Moi je ne l'ai jamais fait voir pour de l'argent."

Je regrette, en présentant au public l'adaptation qui précède, de ne pouvoir lui donner le nom de l'auteur de ce poème exquis dans sa simplicité. En découvrant cette œuvre, j'ai eu la joie de constater qu'elle avait, jusqu'à présent, échappé aux traducteurs, n'étant point signée d'un nom illustre, et même point signée du tout, car la tradition l'attribue à une servante. Nous voici loin de Sapho qui, pour avoir fait plus chatoyant, plus fulgurant, n'a certes rien fait de plus vrai, de plus ému, de plus vécu. L'écho d'un nom peut s'éteindre à travers les siècles; mais il est rare qu'un chant de passion sincère ne les traverse pas.

CONSTANT BEAUVAIS.

AMULETTES

—

Un homme qui tient actuellement une grande place dans la presse parisienne contait l'autre soir, à quelques amis réunis chez lui,—il me pardonnera, je pense, cette indiscrétion,—qu'affecté depuis longtemps d'une maladie chronique plus lancinante que dangereuse — mettons, si vous voulez bien, la migraine,—il avait inutilement essayé de tous les remèdes et consulté nombre de médecins. Un jour une bonne dame rencontrée par hasard lui demanda:

—Avez-vous essayé du traitement *par les yeux de gazelle?*

Le maître se posa en point d'interrogation et fut obligé d'avouer que, non seulement il ne l'avait pas essayé, mais qu'il ignorait même en quoi pouvait consister cette médication.

—Eh bien, reprit la dame, faites-en l'expérience et vous en verrez merveille.

Elle enseigna l'adresse de certain épicier du quartier de la Madeleine où l'on pouvait se procurer le précieux remède, et deux jours plus tard, comme il sentait venir une crise, le malade s'en fut à la recherche du magasin indiqué: peut-être eut-il un moment d'hésitation avant de prononcer la question fatidique:

—*Avez-vous des yeux de gazelle?* pourtant il s'y décida et ne fut que médiocrement surpris de voir que l'épicière, loin de rougir, comme il s'y attendait, répondit le plus simplement du monde:

—Des yeux de gazelle pour la migraine? Certainement, monsieur.

Et elle ouvrit devant lui un énorme sac rempli d'une sorte de marrons marqués d'une tache brune cerclée de blanc et ressemblant assez à ces yeux d'émail dont les naturalistes agrémentent les fauves empaillés.

—Voici, monsieur, continua la marchande; veuillez choisir vous-même deux yeux de mâle et deux yeux de femelle.

Le client dut avouer son incompétence, et la marchande, pour le tirer d'embarras, remplit un verre d'eau, y plongea quelques-uns des marrons, expliquant que les mâles allaient au fond du verre, tandis que les femelles surnageaient; l'expérience terminée elle lui remit les quatre fruits après les avoir séchés et proprement emballés.

—Et sous quelle forme dois-je les employer? poursuivit l'acheteur: est-ce en tisane, en cataplasme, en farine?....

—Non point, monsieur, il vous suffira, pour ressentir un soulagement immédiat, d'en porter deux dans chacune des poches de votre pardessus.

Le maître pays, sortit, rit beaucoup de l'aventure, et se promit bien de ne point faire l'essai d'un si diabolique remède: mais, comme le soir même, la migraine le prit, il plaça, non sans quelque mépris de lui-même, les précieux marrons dans ses poches, et, dès l'instant la douleur s'apaisa.

Depuis lors il ne quitte plus ses *yeux de gazelle* et son malaise a disparu.

Telle est l'histoire, absolument authentique, qui m'a été l'autre jour contée; au nombre des auditeurs, fort incrédules, pour la plupart, se trouvait un médecin qui, seul, ne prit point part à la gaieté générale.

—Eh! parbleu, dit-il, votre remède est une amulette; depuis le commencement du monde l'amulette joue dans l'histoire des maladies humaines un rôle prépondérant et la science n'a pas trouvé de remèdes aussi efficaces que ces superstitions.

L'amulette guérit, il n'en faut point douter; le mystère consiste à savoir de quelle façon elle agit sur le malade, et quel rôle joue en pareille matière l'imagination.

Et comme la conversation s'aiguillait sur ce curieux sujet, j'appris là des choses étranges: je vous transmets *pour rien*, ces remèdes de bonne femme; heureux si vous vous en trouvez bien, mais déclinant d'avance toute responsabilité sur les effets que vous en pourrez éprouver:

La racine de benoite, cueillie avant le lever du soleil, (précaution indispensable) et portée dans un nouet de linge, guérit l'ophtalmie et réprime les larmes!

....La racine de l'aubépine a la propriété de tirer hors de la chair toute épine ou corps étranger qui s'y est implanté! Un peu de galeul, pendu au cou, guérit la dysenterie; les feuilles de rue, portées sur le pouls, empêchent l'ivresse et un brin de jubarbe, porté sur la poitrine pendant neuf jours et neuf nuit de suite, chasse toute espèce de fièvre! Les goutteux sont soulagés en s'entourant la jambe d'un collier fait de dents d'hippopotame ou d'un morceau de la peau du même animal porté en jarretière au-dessous du genou; un crapaud desséché chasse la contagion des maladies par l'air, l'ongle d'un élan choisi, noir, uni et bien luisant, calme l'épilepsie et un morceau de peau, pris sur la poitrine d'un petit loup et porté sur le sein, guérit la faiblesse d'estomac.

Enfin un moyen de cicatriser, même à distance, les blessures d'armes blanches consiste à prendre le fer rougi de sang et à le plonger dans de la graisse d'oie ou de porc mâle: l'épreuve, on le voit, est facile et sans danger.

La croyance aux amulettes existe, d'ailleurs, de temps immémorial. Partant de ce principe que *similia similibus curantur*, les Grecs et les Romains, voulant se préserver des accidents de voyage, ne partaient pas sans une feuille de laurier dans la bouche; les femmes juives portaient des bijoux en forme de serpent pour chasser les animaux venimeux.

Tous les produits de la nature étaient mis à contribution et les plus bizarres d'entre eux devaient réussir souvent, tant il est vrai qu'il n'y a, comme on dit, que la foi qui sauve. Le métaux, l'or surtout, avaient des propriétés miraculeuses: les pierres devenaient toutes précieuses quand on voyait l'agate guérir la piqûre du scorpion, l'améthyste chasser les sauterelles et le jaspe recommandé aux orateurs pour faciliter l'élocution.

Les amulettes tirées du règne végétal et du règne animal étaient déjà nombreuses dans l'antiquité, mais c'est surtout au moyen âge que ce genre de superstitions envahit toutes les nations de l'Occident avec les astrologues. Plus tard le savant physicien et chimiste anglais Robert Boyle, n'hésitait pas à porter sur lui de la poudre de crâne humain pour arrêter les saignements de nez fréquents dont il était affligé. Au siècle dernier encore, les médecins eux-mêmes prescrivaient les amulettes et ce genre de médication, en général peu coûteux et n'exigeant pas l'intervention du pharmacien, a persisté de nos jours dans nombre de campagnes où la mortalité néanmoins n'a pas augmenté dans des proportions sensibles.

Un exemple pour terminer: Il n'y a pas bien longtemps un paysan de Cauterets se vantait de porter sur lui une plaque de cuivre, chargée de caractères cabalistiques, qui devait le préserver, assurait il, de la morsure des loups et des chiens enragés. Un jour d'hiver, s'étant aventuré dans la montagne, il ne revint pas, et ses compagnons s'étant mis à sa recherche trouvèrent dans une gorge sauvage, les débris du corps de ce malheureux que les loups avaient dévoré. Le fait était de nature à porter un coup à la croyance populaire; mais comme on aperçut, parmi les restes sanglants, l'amulette de cuivre que les fauves n'avaient pas touchée, on en conclut que l'objet était en effet un épouvantail pour les animaux féroces et la superstition n'a fait qu'y gagner.

Une remarque encore: en règle générale, les gens qui croient à ces choses sont ceux *qui ne doutent de rien.*

G. LENOTRE.

Académie française

—

M. le duc d'AUMALE.

—

M. Eugène Guillaume, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. le duc d'Aumale, y est allé prendre séance le 2 mars 1899 et a prononcé un superbe discours dont voici l'exorde:

Messieurs,

Si je n'avais besoin de vous remercier, j'aimerais à ne pas vous occuper de moi, désireux que je suis d'aborder sans retard le sujet de ce discours. Mais je dois paraître un instant pour vous exprimer les sentiments que m'inspire le choix dont vous m'avez rendu l'objet: ce sont ceux de la plus vive reconnaissance. Et comment en serait-il autrement? Ce que je tiens de vos suffrages est pour moi un honneur insigne: c'est le couronnement inespéré de ma carrière; c'est la faveur que vous avez faite aux arts en ma personne, de les admettre dans votre compagnie; c'est surtout la tâche qui m'est échue de louer devant vous le prince à qui, grâce à vous, je succède, mais que, dans la pensée de tous, personne ne saurait égaler.

La vie de M. le duc d'Aumale est en effet incomparable: il n'en est pas dans l'histoire qui présente un pareil exemple d'unité. Au milieu des circonstances les plus diverses, rien n'a été capable d'en modifier la pensée maîtresse. Elle avait un mobile supérieur: le patriotisme! Le patriotisme a été sa règle: il a été sa passion. Ce fils de roi était un Français avant tout. Soit donc que nous considérions en lui le soldat ou l'exilé, soit que nous nous attachions davantage à l'ami des lettres et des arts, nous voyons ses idées et ses actes se rapporter au même principe. Et combien n'éclate-t-il pas dans la décision, longtemps mûrie, qui a remis dans vos mains le don magnifique qu'il a voulu faire à la France!

M. le duc d'Aumale avait bien servi son pays, et, quand il y rentra, on ne l'avait pas oublié. Aussi, lorsque, le 3 avril 1873, il vint prendre séance ici même, fut-il accueilli dans cette enceinte avec des marques très vives de respect. Le souvenir de sa gloire militaire, la connaissance que l'on avait de ses talents remplissaient les esprits. L'exil, un exil injustifié, avait ajouté une sorte de parure à tant de mérites. La présence au milieu de vous d'un prince de sang royal devenu votre confrère fixait fortement l'attention sur votre compagnie. Il semblait que, confirmant par vos votes la décision de l'Assemblée nationale, vous voulussiez achever de réparer envers le proscrit les torts de la destinée. L'idée que, de la sorte, il allait encore appartenir davantage à notre pays, donnait satisfaction à l'opinion publique.

Les paroles prononcées en cette occasion dépassèrent l'attente. Presque au début de son discours, le Prince épancha les sentiments qui l'oppressaient. Il parla des malheurs de la Patrie qu'il retrouvait vaincue, mutilée, sanglante et il parla aussi de ses propres deuils et de son foyer désert. Une page empruntée à son prédécesseur, le comte de Montalembert, page dans laquelle celui-ci dépeint les joies de la paternité et la douleur de ceux «qui après en avoir goûté la félicité l'ont perdue sans retour», attendrit tous les cœurs. L'éloge du grand orateur chrétien qui ne désespéra jamais de la liberté fut couvert d'applaudissements, et la péroraison, qui était un retour sur nos revers et unissait par un cri d'espérance, porta à son comble l'émotion patriotique.

Dans sa réponse, M. Cuvilier-Fleury nous ramena à la jeunesse du Prince, qu'il introduisait dans l'Académie après avoir été son maître. Il rappela que, pendant douze ans, il l'avait dirigé dans ses études classiques. Et il ajouta: «Vous aviez une mère admirable qui a fait l'éducation de votre âme. Le roi Louis-Philippe vous apprenait la vie humaine dont il avait l'expérience déjà longue. Mais l'Université fut la véritable éducatrice de votre esprit: elle me prêta une force qui, sans elle, m'eût manqué.»

Ce tableau complétait les souvenirs qu'évoquait le nom de M. le duc d'Aumale, et faisait songer aux conditions dans lesquelles il avait grandi. On ne peut comprendre aujourd'hui combien l'éducation des enfants d'Orléans avait été discutée. Les idées de Louis-Philippe sur ce grave sujet étaient particulières. Ce n'était plus le temps où Louis XIV ordonnait de publier les ouvrages composés pour l'instruction des enfants de France afin que tout le monde en profitât. Pour le Duc d'Orléans, la question était renversée: bien au contraire, il voulait faire bénéficier ses fils de la méthode et de l'esprit qui prévalaient dans l'instruction publique: il désirait que mêlés de bonne heure à leurs contemporains, ils fussent des hommes de leur temps. Malgré les objections parties de haut lieu, ce projet s'était réalisé: ainsi que ses frères, le duc d'Aumale avait fait ses classes au collège Henri IV. Personne n'ignore quels succès il remporta dans les concours universitaires. L'applaudissement en retentissait jusque dans les provinces; et la nation était fière de voir le fils du roi partciper aux études de tous et y briller.

LE JOUR D'YVONNE.

—

C'est jeudi. Il est cinq heures. Mlle Yvonne reçoit ses poupées. C'est son jour. Le cercle est brillant, le cercle est animé. Les poupées, dites-vous, ne parlent pas. Le bon génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde. Si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Mlle Yvonne parle pour les visiteuses aussi bien que pour elle-même. Elles fait les demandes et les réponses:

—Comment allez-vous, madame?

—Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux, mais c'est guéri.

—Ah! tant mieux! Vous prendrez bien une tasse de thé avec de la crème.

—Avec du lait, si cela ne vous fait rien. Parce que le lait, c'est naturel. Et la crème, les cuisinières la font dans un petit pot. Elles y mettent des choses.

—Et comment va votre petite?

—Elle a la coqueluche.

—Ah! quel malheur! Elle tousse?

—Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

—Vous savez, ma chère, j'ai eu deux enfants cette semaine.

—Vraiment! cela fait quatre!

—Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille!

—Vous avez une bien jolie robe.

—Oh! ma chère, j'en ai de bien plus belles encore à la maison!

—Allez-vous au théâtre?

—Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra, mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

—Moi, madame, je vais au bal tous les jours.

—C'est bien amusant.

—Oui, je me mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens. Ils sont très polis, surtout les colonels.

—Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui ma mignonne.

—C'est le printemps.

—Oui, mais quel dommage qu'il neige!

—Moi, j'aime la neige parce qu'elle est blanche.

—Il y a aussi de la neige noire.

—Oui, mais c'est de la vilaine neige.

—Vous savez que j'ai changé ma femme de chambre. C'est la deuxième depuis huit jours. On ne peut plus se faire servir!

Mlle Yvonne mène la conversation avec agilité. Mais elle cause trop longtemps avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle ne s'occupe pas des autres, parce qu'elles sont mal habillées.

ANATOLE FRANCE.

Réduction du prix des billets sur la Ligne du Southern Pacific.

Presse Associée.

San Francisco, Californie, 18 mars—La compagnie de chemin de fer du Southern Pacific inaugure aujourd'hui une réduction du prix des billets de seconde classe, suivant ainsi l'exemple donné lundi dernier par les compagnies du Northern Pacific, du Canadian Pacific et autres lignes transcontinentales.

La succession de Saxe Cobourg et Gotha.

Presse Associée—

Londres, 18 mars—La reine d'Angleterre a tenu un conseil de famille pour régler la succession de Saxe Cobourg et Gotha, par suite de la mort du prince Alfred de Saxe Cobourg et Gotha, seul fils du duc de Saxe Cobourg et Gotha.

Le duc de Connaugh, frère cadet du duc, est venu du Caire, tout exprès pour assister à ce conseil.

—:o:—

L'émigration.

Presse Associée—

Londres, 18 mars — Les chiffres publiés par la statistique prouvent que l'émigration continue à décroître.

Durant le mois de février, l'émigration aux Etats-Unis a été de 2,916 personnes, contre 3,447 pendant le même mois de 1898.

L'émigration au Canada n'a éprouvé aucun changement: mais elle augmente sensiblement en Australie.